

**LE RECIT COLONIAL DANS LA LITTERATURE
FRANCOPHONE ALGERIENNE
Exemple : l'œuvre de Maïssa Bey**

**COLONIAL RECIT IN ALGERIAN FRANCOPHONE
LITERATURE
Example: the literary work of Maïssa Bey**

Meriem Bedjaoui* MC/HDR

ENSSP- Alger

bedjaoui.meriem@enssp.dz

Date de soumission : 25/04/2020

Date d'acceptation : 19/05/2020

Résumé

Maïssa Bey ou comment dire, (d')écrire, représenter le fait colonial

« Pendant 132 ans, et après plus de 40 ans d'opérations de pacification, MADAME LAFRANCE s'est installée sur ses terres, pour y dispenser ses lumières et y répandre la civilisation, au nom du droit et du devoir des races supérieures. Face à elle, l'enfant, sentinelle de la mémoire, va traverser le siècle, témoin à la fois innocent et lucide des exactions, des spoliations et des entreprises délibérées de déculturation.

M. Bey, *Pierre sang papier ou cendre*, 2008

Par cette intervention contributive, je voudrai rappeler que la littérature algérienne d'expression française, qu'elle soit de la première génération (M. Dib, M. Ferroun, M. Mammeri, A. Djébar) ou celle plus récente (Maïssa Bey ou encore Kamel Daoud) a montré comment l'humanité a tissé, par le biais de l'écriture, un entrecroisement entre: espace, histoire et société.

Comment un passé colonial douloureux, celui de la guerre d'Algérie, peut-il constituer encore de nos jours un prétexte à des fictions?

Mon propos portera sur ces paroles consignées à travers écriture-témoignage et autofiction dont la romancière Maïssa Bey rend compte, sans haine mais également sans pardon.

C'est à travers les romans *Entendez-vous dans les montagnes* (2002) et *Pierre Sang Papier ou Cendre* (2008) que l'auteur a choisi de « fictionnaliser » la violence de la colonisation et les affres de la guerre d'Algérie, récits qui feront l'objet de notre communication

Mots-clés : Récit post-colonial- Fiction- Autobiographie- Littérature francophone – Maïssa Bey

* *Auteur correspondant* : Meriem Bedjaoui, *Email* bedjaoui.meriem@enssp.dz

Abstract

Maïssa Bey *or how to say, (write), represent the colonial fact*
 "For 132 years, and after more than 40 years of Pacification operations, MADAME LAFRANCE settled in her lands, to spread light and civilization, in the name of the right and duty of the superior races. Against her, the child, sentinel of memory, will cross the century, an innocent and lucid witness to the exactions, spoliations and deliberate enterprises of deculturation. "

M. Bey, *Pierre sang papier ou cendre*, 2008

The aim of this contributory paper is to remind the reader that the Algerian literature in french, be it of the first generation (M. Dib, M. Ferraoun, M. Mammeri, A. Djébar) or of the more recent generation (Maïssa Bey or again Kamel Daoud) has demonstrated the manner in which humanity has woven, by the agency of writing, a tapestry where space, History and society are intertwined.

How can a painful colonial past, that of the Algerian war, continue to constitute a pretext for fiction today?

My remarks pertain to these transcribed words that novelist Maïssa Bey recounts, with no hatred nor forgiveness, through writing-testimonies and autofiction.

It is through the novels *Entendez-vous dans les montagnes* (2002) and *Pierre Sang Papier ou Cendre* (2008) that the author chooses to "fictionalize" the violence of colonization and the horrors of the Algerian war, stories which will be the subject of this presentation.

Keywords: Post-colonial narrative- Fiction- Autobiography – French - Language literature - Maïssa Bey

INTRODUCTION

Maïssa Bey ou comment dire, (d') écrire, représenter le fait colonial à travers 2 romans:

- *Entendez-vous dans les montagnes* (2002)
- *Pierre Sang Papier ou Cendre* (2008)

Qu'il me soit permis de mettre en exergue les trois citations qui suivent car elles rappellent l'essentiel de l'histoire de l'Algérie et résumant, on ne peut mieux, le fait colonial. Elles constitueront, également, une source d'inspiration à l'écriture beyenne.

Bâtissons ensemble une Algérie qui soit à la mesure de notre ambition, de notre amour... Nous sommes des Algériens, bannissons de notre terre tout racisme, toute forme d'oppression et travaillons pour l'épanouissement de l'homme et l'enrichissement de l'humanité.

L'immobilité à laquelle est condamné le colonisé ne peut être remise en question que si le colonisé décide de mettre un terme à l'histoire de la colonisation, à l'histoire du pillage, pour faire exister l'histoire de la nation, l'histoire de la décolonisation.

F. Fanon in *les Damnés de la terre* (1961)

Ceux qui ont mené la guerre d'Algérie, les gouvernants à Paris comme les dirigeants colonialistes en pieds en Algérie, ont tout fait pour dissimuler au peuple français la vérité de la colonisation et des horreurs commises pendant la guerre. Ils ont sciemment caché cette vérité, derrière le paravent des droits de l'homme, du respect des individus, pour des raisons politiques. Pas seulement à l'égard de la

guerre elle-même, mais parce que la vie des algériens sous le régime colonial était une insulte quotidienne aux valeurs dont se réclame la France. **H Alleg, entretien : *Combattre le déni du passé colonial*, L'Humanité, (12/01/2010)**

« Mesdames et Messieurs, le colonialisme vécu au jour le jour par nos ancêtres, sur quatre générations au moins, a été une immense plaie. » **A. Djébar , Discours prononcé devant l'académie française,(juin 2005)**

En fait, évoquer le fait colonial dans la littérature algérienne d'expression française serait presque un euphémisme car 132 années de colonialisme, accompagné de violences, de cruautés, de répression et de déculturation, ne pourraient être évacuées chez les auteurs dits de la nouvelle génération, même si la colonie n'existe plus.

I. Flash-back historique et rappel identitaire de l'auteure

La littérature algérienne de langue française, rejoint de près, celle africaine, puisqu'il s'agit d'un continent soumis à des événements douloureux tels que la traite, la colonisation, la déportation, la guerre civile, les désillusions postindépendances et les fléaux multiples, constitue, de ce fait, le miroir de la société et des préoccupations sur lesquelles elle se focalise. L'Algérie, pays maghrébin, du Nord de ce même continent, meurtrie par cent trente deux années des ravages de la domination coloniale (1830-1962) puis scarifiée par une guerre civile atroce, durant plus d'une décennie (1992-2002), a donné lieu à une littérature prolifique. Mouloud Feraoun, Mohamed Dib, Mouloud Mammeri, Assia Djébar, Kateb Yacine, Rachid Boudjedra, suivis par ceux de la génération postindépendance, Tahar Djaout, Maïssa Bey ou encore Kamel Daoud, pour ne citer que ceux-là, ont mis en texte des prétextes à leur fiction, à travers la langue de « l'autre ». Mais les auteurs s'en défendent, à l'exemple d'Assia djébar (1999), je cite

Si le français apparaît parfois comme cette langue de l'aliénation dans laquelle on se plaint de la perte de la langue maternelle, c'est aussi une langue de combat pour l'identité et, plus subtilement, la langue d'un recul critique, car en faisant le détour par une langue étrangère, en prenant une distance par rapport à soi, on accepte de se mesurer avec soi-même, de se regarder comme de l'extérieur »

Notre intervention portera, donc, sur des paroles consignées à travers écriture-témoignage et autofiction dont la romancière Maïssa Bey rend compte: quête de l'identité, écriture contre l'oubli et pour l'immortalisation de la mémoire, révolte, blessures personnelles, ou collectives. « Ses mots, ce sont ses armes. Elle entre en écriture comme on entre en résistance et accepte de devenir porteur des silences pour faire entendre de multiples voix souvent inaudibles. » *Parcours littéraires* (2007).

Au préalable, une brève présentation de l'auteure s'impose. Nom de plume de Samia Benameur, Maïssa Bey est née à Ksar El Boukhari, en 1950. L'écrivaine s'est prémunie d'une mort certaine, Durant la décennie du terrorisme, par le recours au pseudonyme. Il s'agit d'une période au cours de laquelle de nombreux intellectuels ont été tués.

Maïssa Bey constituait, alors une cible de choix en raison, non seulement de son sexe, mais aussi et surtout de sa profession: d'abord, parce qu'enseignante de la langue du colonisateur, ensuite, en raison de ses activités d'écriture de dénonciation (durant la décennie noire, les violences et les tueries qui l'ont accompagnée). Enfin, en tant que cofondatrice et présidente de l'association féminine « Parole et écriture », au sein de laquelle elle anime des ateliers d'écriture et de lecture en langue française. Elle a, à son actif, plusieurs romans et nouvelles, pièces de théâtre, poèmes; souvent récompensés par des prix, en Algérie, mais également à l'étranger.

II. Ecriture beyenne et œuvre engagée

Si toute l'œuvre de l'écrivaine est traversée par un engagement et un cheminement tourné vers l'abolissement des silences et des non-dits qui ont confiné l'Histoire de son pays et de son peuple dans une mémoire tronquée C'est à travers les romans *Entendez-vous dans les montagnes...*(2002) et *Pierre Sang Papier ou Cendre*(2008) que l'auteur choisit de « fictionnaliser » et de narrer le fait colonial avec les affres d'un combat, dans lesquels la mémoire de la guerre d'Algérie est mise en scène.

Néanmoins, c'est le cauchemar et les atrocités d'une Algérie endeuillée, au quotidien, par des assassinats, de même que le sentiment de révolte qui l'accompagne, qui vont déclencher chez Maïssa Bey le besoin de rompre le silence, de prendre la parole (longtemps confisquée aux femmes) et de dénoncer par une écriture *de l'urgence*, les années macabres d'un intégrisme fasciste.

La préface de son premier recueil, composé de dix nouvelles, intitulé *Nouvelles d'Algérie* (1998), rend compte du besoin de l'auteure d'écrire pour dire l'indicible, je cite : « *Expérience difficile s'il en est, que celle de trouver les mots pour dire l'indicible, de puiser en moi les ressources les plus profondes pour donner corps à des personnages que je me vois obligée de qualifier, comme il se doit d'imaginaires.* » (p 12)

Dès la première nouvelle intitulé *le cri*, le ton est donné quand au besoin de crier sa colère, son indignation sur la tragédie nationale qui a ensanglanté le pays, durant les années 1992-2002, ainsi que les souffrances infligées aux femmes. C'est dans un contexte de violence que l'auteure a pris l'engagement de « s'engager » dans la voie de dire, de dévoiler, de raconter. Et l'événement dramatique des dix années de braises sera l'élément déclencheur qui poussera Maïssa Bey à se lancer dans les méandres de l'écriture. Elle précise son choix en l'expliquant :

« *Et puis il a fallu qu'un jour, je ressente l'urgence de dire, de porter la parole, comme on pourrait porter un flambeau.* »

La difficulté à trouver les mots capables de rendre compte de la sauvagerie qui a prévalu durant cette période est perceptible, également, au niveau du récit *Corps indicible* (p 95). Ce récit fragmenté, au rythme saccadé, aux phrases nominales, interrogatives ou encore agrammaticales, signifie toute la difficulté à dire une réalité terrible que le langage à lui seul ne saurait exprimer, que l'auteure-narratrice reprend au niveau des propos qui suivent

Sauter les verbes. A cloche-pied. S'affranchir du verbe. C'est qu'ils pèsent lourd ces mots à l'intérieur, je veux dire en moi. Tout un tas grouillant dans mon ventre. Emprisonnés. Ne peuvent plus sortir. Les mots des hommes sont sales. Ils sont dans leurs yeux. Goût âcre. Fiel de la haine au fond de leurs silences. De leurs regards.....Faire jaillir ces mots comme ils sont. Sales, infects. Qu'ils sortent de moi comme une vomissure. Une excrétion.

L'utilisation de la 3^{ème} personne laisse place ici à un « je » expression d'une voix féminine, celle de l'écrivaine qui se fusionne à celle polyphonique des femmes de chez elle. Comme nous le précisons précédemment, c'est cette écriture première de *Nouvelles d'Algérie* qui va faire ressurgir aux côtés d'un présent traumatisant, un passé encore plus douloureux, celui de la colonisation française et des ravages qu'elle a occasionnés. Ce flash-back, Maïssa Bey l'explique ainsi:

Lorsque j'ai commencé à écrire, j'étais à la surface des choses, dans l'immédiat d'une violence et d'une horreur quotidiennes. Ecrire était un acte de survie... Quand la situation s'est enfin apaisée, j'ai ressenti le besoin de comprendre le présent à la lumière du passé, de l'approfondir pour me réapproprier mon histoire. Et ainsi me situer.

III. Une narration saccadée

Dans ce roman, précisé dès la 1^{ère} de couverture comme récit, le titre est évocateur de deux chants patriotiques : l'hymne national français, la *Marseillaise*, l'autre arabe *Min djibalina talâa essaout*, chanté pendant la guerre de libération (1957-1962) où seul le mot « campagnes » est remplacé par « montagnes ». Comme le précise Z.Bouchentouf-Siagh (2010)

Derrière cette ironie ou du moins, cette mise à distance non-dissimulée d'un élément du corpus colonial, le renversement est, comme on le voit, idéologique et notionnel. « Campagnes » est remplacé par « montagnes » - connotation de « hauteur » et d'« inaccessibilité » - mot renvoyant à un autre chant patriotique maghrébin, en arabe classique, « min djiballina », chanté pendant la guerre d'Indépendance algérienne et remontant en fait à la lutte des Berbères du Rif, sous la direction de Abdelkrim El Khebbabi, contre l'occupation espagnole et française, entre 1921 et 1926.

Le récit, *Entendez-vous dans les montagnes*, ouvrage en édition bilingue (72 pages en français et 77 en arabe, accompagnées de 6 pages consacrées à des documents authentiques) a fait l'objet de plusieurs adaptations théâtrales. Il constituera le creuset de rencontres qui permettra au narrateur extra diégétique de voyager vers un passé tumultueux que les personnages en présence prendront en charge, tour à tour. L'auteure met en scène une femme, algérienne exilée pour fuir la folie meurtrière des années 90, orpheline d'un père assassiné, après d'horribles tortures par des militaires français. Un homme, la soixantaine, médecin et ancien appelé du contingent, ayant participé aux « événements d'Algérie ». Seul le 3^{ème} personnage, une jeune fille, la vingtaine, petite fille de pieds-noirs, est désigné par le prénom Marie. Alors que chacun des protagonistes cherche le calme et l'isolement dans un wagon de train de nuit en partance

pour Marseille, un incident fortuit va les rapprocher dans cet espace clos et les amener à converser. Toute l'action se déroule dans ce compartiment. De l'incommunicabilité et du silence de départ, se tissent peu à peu des échanges qui éveillent des souvenirs qui vont crescendo. Ce face à face réunit des figures emblématiques de l'Algérie pré-indépendance dont les discours vont contribuer à libérer la parole, autour d'une histoire commune. Une mémoire individuelle d'abord, qui va s'imbriquer à celle plus large, collective. Cependant, la force du verbe de l'écrivaine laisse découvrir une réalité qui dépasse les contours limités d'une expérience personnelle. Par le biais de la voix de ses personnages, l'auteure révèle les douleurs et déchirements qui constituent les soubassements de son écriture. Pour Maïssa Bey l'écriture serait un exutoire. « C'est comme si on avait ouvert les vannes pour laisser couler la boue, toute la fange d'un passé qui s'avère soudain très proche et encore très sensible » écrit-elle. Ce récit à la 3^{ème} personne traversé, néanmoins, par de multiples métalepses et accompagné de documents authentiques, nous amène à classer l'écriture de Maïssa Bey dans le type de l'autofiction que définit Doubrovsky.S (1977) « *Comme la reconnaissance explicite du caractère nécessairement fictionnalisant de toute narration sur soi.* » et ce dernier ajoute : « *Fiction d'événements et de faits strictement réels, si l'on veut autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau.* » , que l'on retrouve également dans l'analyse qu'en fait Z. Bouchentouf (2010) : « *Ce récit ne peut se lire que comme autofiction. L'usage massif de la métalepse en est le symptôme récurrent et apparaît comme l'expression d'une forme de réappropriation de l'histoire ou de sa propre histoire, de la part de la narratrice-auteure.* »

IV. Maïssa Bey et une autofiction assumée

Dans cette écriture autofictionnelle, Maïssa Bey a choisi un style d'écriture qui lui est propre, une écriture de résistance et de lutte contre l'oubli et les silences, en assumant la mémoire aussi bien individuelle que collective de sa génération et que l'on peut déceler dans les propos de la jeune femme « *La femme murmure (s'adressant au retraité français), Comme tous les autres. D'abord aveugles et sourds, et depuis longtemps.....muets.....et même amnésiques...* »

Une femme dont l'histoire familiale est semblable à celle de l'auteure et que l'alternance avec le pronom « je » indique qu'il s'agit de l'expérience du vécu de Maïssa Bey. Révélation que comprendra sans peine le lecteur. C'est dans ce roman/récit *Entendez-vous dans les montagnes* que la frontière entre réalité et fiction reste indéfinissable et que la distance entre discours historique et récit de fiction se rejoignent devant la nécessité de ressaisir un passé douloureux, de lui donner un sens et de tenter d'en assurer la mémoire. C'est ce qui apparaît dès la dédicace : *A celui qui ne pourra jamais lire ces lignes, c'est-à-dire à celui qu'elle perdra à l'âge de huit ans et en souvenir duquel elle marquera son récit en y joignant les seuls documents administratifs qu'elle conserve de lui.* Tout comme le rappelle la clôture de la narration par les propos de l'appelé à la femme algérienne : « *Je voulais vous direil me semble.....oui....vous avez les mêmes yeux...le même regard que....que votre père. Vous lui ressemblez*

beaucoup. » (p72). Le train arrive en gare. Tout n'a pas été dit. Mais peu importe. Libérer la mémoire et rompre les silences par l'écriture constitue une catharsis pour Maïssa Bey. Je cite

« *Quelque chose s'est dénoué en elle. Elle se dit que rien ne ressemble à ses rêves d'enfants, que les bourreaux ont des visages d'hommes, elle en est sûre maintenant, ils ont des mains d'hommes, parfois même des réactions d'hommes et rien ne permet de les distinguer des autres.* » (p70).

Le 2nd roman *Pierre Sang Papier ou Cendre* (2008), titre évocateur du poème de Paul Eluard, écrit durant l'occupation allemande et hymne à la liberté, constitue une magistrale fresque qui remonte le fil du temps, pour rendre compte de la longue histoire de la colonisation (1830-1962), à l'instar de *Guernica* de Picasso. L'auteure explique la motivation de l'écriture de ce roman sur le fait colonial, après la promulgation de la loi du 23 février, sur les bienfaits de la colonisation et en réaction au discours de Sarkozy à Dakar. Trois années de recherche, de lecture, de vérification et de recoupement des sources, des témoignages pour écrire, avec le plus de vérité sinon d'objectivité, son récit, ou tout simplement pour combler les vides de l'histoire. Elle l'explique :

Besoin de commémoration, au sens de se souvenir ensemble, d'associer le lecteur au souvenir, besoin d'élucidation, d'évacuation d'une histoire qui ne serait pas falsifiée ou déformée par la mémoire, par la mémoire des autres, par la mienne aussi. Parce que lorsqu'on veut convoquer les souvenirs d'enfance, on s'aperçoit souvent qu'on a tendance à confondre ce que d'autres nous ont raconté avec ce que nous avons vraiment vécu. La prégnance des images surajoutées fait souvent obstacle à la restitution. Et c'est alors que l'imaginaire intervient. M.Bey (2008).

V. Un biculturalisme évocateur d'une histoire mouvementée

Tout comme le premier récit, le biculturalisme de l'écrivaine est mis à nu, dès le titre et les premières pages. Coup d'œil à la culture française assumée par l'utilisation de citations ou d'évocation. Troisième couplet de la Marseillaise et épigraphes citant Victor Hugo indiquent, encore une fois, l'ancrage d'un récit dans une période précise de l'Histoire d'un pays longtemps colonisé.

Dans ce roman, l'histoire est mise au service de la fiction par l'intermédiaire d'un regard omniscient, traversant le temps et incarné par un personnage dont la principale caractéristique est l'innocence : l'enfant, *sentinelle de la mémoire* « *L'enfant est debout... il regarde la mer* », « *l'enfant est debout sur le rivage* » C'est par cet espace que tout a commencé, c'est-à-dire le débarquement de la flotte française et dès les premières pages, est introduit le thème de l'histoire, de la mémoire et de la bi-langue :

« *Lambeaux de rêves qui s'accrochent à sa mémoire.* » (p 10)

« *En ce matin du vingt-deux Dhou el-Hidja de l'année mille deux cent quarante-cinq, correspondant au quatorze juin de l'an mille huit cent trente du calendrier grégorien...* » (p 11).

« *Plus tard dans la langue des conquérants, dans leurs livres d'histoire, premiers détournements : Sidi Fredj devient Sidi Ferruch.* » (p 12)

C'est par une raillerie mordante que l'auteure caricature le colonat à travers la figure de Madame Lafrance dont elle décrit le comportement, ainsi que celui de Monsieur Si Laloï (en référence à la prononciation de ces termes par les indigènes)

Elle avance. Droite, fière, toute de morgue et d'insolence, vêtue de probité candide et de lin blanc, elle avance. C'est elle, c'est bien elle, reconnaissable en ses atours. Tout autour d'elle, on s'écarte. On s'incline. On fait la révérence. Elle avance, madame Lafrance. Sur des chemins pavés de mensonges et de serments violés, elle avance. C'est elle, c'est bien elle, dans l'habileté de ses détours, dans l'arrogance de ses discours.....Tous derrière elle ! Et vous peuplades barbares, écartez-vous, prosternez-vous ! Dépose à ses pieds tributs et actes d'allégeance ! Que nul maraud n'ait l'audace de se dresser sur son chemin : elle avance. (p 19)

L'écrivaine ironise également sur les valeurs civilisatrices de la France et sur ses bonnes intentions : « *Mme Lafrance leur répète que c'est pour faire d'eux de bons petits français qu'elle est venue jusqu'ici, jusqu'à eux. Sans même qu'ils le lui aient demandé* » (p 67).

Si les expropriations, les razzias, les destructions, les répressions, les exactions sont minutieusement décrites et datées, elles sont également accompagnées de précision quant aux acteurs historiques, auteurs de ce pan de l'histoire noirci par la colonisation : le comte de Bourbon, Albert Sarrault, ministre des colonies etc. Néanmoins, Maïssa Bey fait la part des choses et rend hommage, par un rappel à ceux, français, qui ont tenté, comme elle, de rompre les silences et de dévoiler la vérité, au prix de leur vie. Comme pour le 1^{er} récit, *Pierre Sang Papier ou Cendres*, se referme sur une note d'espoir, même si le pas de l'oubli que craint et dénonce A.Memmi n'est pas encore franchi, et que l'on retrouve exprimée dans le dernier paragraphe :

Il (l'enfant-sentinelle) sait surtout que pour détisser son histoire, la sienne propre et celle de son peuple, il doit déchiffrer ces signes noirs qui ressemblent aux tatouages que portent les femmes de sa tribu sur le front, le menton et le dos des mains, signes tracés à l'encre de la soumission et de la possession, signes mystérieux et pourtant chargés de sens, et qui, s'ils sont déchiffrés à l'aune de la vérité, finiront par s'effacer, par disparaître, comme finit toujours par s'éteindre l'écho de tous les cris de haine jetés à la face du jour.(p153)

Dans *Entendez-vous dans les montagnes...* et *Pierre Sang Papier ou Cendre*, les récits rapportent une réalité prise en charge par un discours que l'écrivaine/narratrice et auteure/narrateur présente comme le témoignage d'un drame longtemps gardé enfoui dans la mémoire. « *Ce récit que j'ai eu tant de mal à écrire et qui est làMaïssa Bey déploie une esthétique particulière et des dispositifs énonciatifs, caractéristiques d'un courant littéraire dit post colonial. Pour rendre compte d'un phénomène éminemment politique et d'une réalité sociohistorique, l'écrivaine choisit l'autofiction.*

Dans ces récits, l'écriture ne suit pas les procédés narratifs habituels. Une absence de chronologie, des phrases ponctuées souvent par des points de suspension et dans lesquelles l'auteure insère des passages en italique, procédés typographiques utilisés lui permettant de s'impliquer en tant que narratrice/auteure. Des voix qui permettent un entrecroisement entre histoire et mémoire, dans un voyage qui relate un passé/présent. En recourant à des marqueurs linguistiques, rhétoriques, stylistiques et typographiques, Maïssa Bey inscrit ses récits dans un contexte socioculturel qui lui permet d'entreprendre la remémoration du passé à partir du présent et de sa représentation fictionnelle, dans un souci de transmission de l'expérience et de la mémoire de la guerre d'Algérie.

Conclusion

La littérature est ainsi un vecteur de perpétuation et d'interrogation des mémoires et des identités à l'interface des sphères individuelles et collectives comme le soulignent Lavenne et Odaert (2009). L'espace qu'ouvre l'écriture est essentiel pour dire, transmettre et interroger l'expérience de la guerre.

C'est donc par la force d'une écriture libératrice que Maïssa Bey tente de panser des cicatrices laissées par une guerre violente et meurtrière et sur laquelle pèse un black-out outrageant, cinquante années après la fin du conflit. Comme le rappelle Frank Robert (1990), à travers ces propos : « *Il est vrai que ce fut une guerre sans nom. On ne parlait pas de « guerre », mais de la « pacification » des opérations contre la rébellion ou tout simplement des « événements d'Algérie »* »

Contrairement aux auteurs bilingues des générations précédentes dont le souci était plutôt le questionnement identitaire qui se posait, essentiellement au niveau de la langue/culture ; chez Maïssa Bey le recours à la langue du colonisateur lui a permis d'extirper la douleur qui bouillonnait en elle.

A une question posée par un journaliste du quotidien L'Expression (interview du 22/05/2008) l'auteure précise : « *Je suis et je le répète, un produit de la colonisation, ne serait-ce que par l'emploi de la langue française dans laquelle j'ai appris à être, je suis, voilà... Néanmoins sans la colonisation, l'Algérie aurait eu une réalité, une culture, une histoire, des racines qui nous seraient propres et personnelles. Alors qu'aujourd'hui, on est fait de tous ces fragments qu'on essaie de bien rassembler pour constituer un algérien. »* »

Cette citation résume les dégâts et les fractures qui caractérisent l'Algérie après une colonisation et une guerre d'indépendance des plus traumatisantes, dont rend compte si bien une écriture du dévoilement et de la rupture, présente dans les deux romans analysés. Une écriture dynamique, novatrice, créatrice, par la forme et par le fond avec des stratégies discursives fondées sur la quête de la vérité (des 2 côtés). Une écriture à lire sous une perspective qui favorise un renouvellement esthétique, des méthodes d'interprétation des textes et d'analyse du discours. Maïssa Bey a su convoquer fiction

et histoire en insérant, subtilement, dans la matière romanesque, des événements politiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Batalha.MC (2012) : *Mémoire individuelle et mémoire collective dans la fiction de Maïssa Bey*. Etudes romanes N° 33.
- Batalha.MC (2012) : Maïssa Bey : histoires de vie. Synergies Brésil, N° 12.
- Bedjaoui, Meriem (2008) Multilinguisme et syncrétisme culturel en Algérie. Colloque international Francophonie : conflit ou complémentarité identitaire. Publication de l'Université de Balamand, Liban, sous la direction de Georges Dorlian, Vol 2
- Bouchentouf.Z (2010) : Histoire, mémoire et identité dans *Entendez-vous dans les montagnes... de Maïssa Bey*. Colloque université de Sousse, Tunisie.
- Chevrier.J (2002) : des dormes variées du discours rebelle. Notre Librairie, N°148.
- Gasparini.P (2004) : est-il je ? roman autobiographique et autofiction. Paris, Seuil.
- Genette.G (1983) : Nouveaux discours du récit. Paris, Seuil, Figures III
- Hubien.S (2003): *Littérature intimes : les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*. Paris, A. Colin.
- Jaccopard.H (2011) : l'autobiographie de Louïsette Ighilahriz ou la biographie d'une nation torturée. Expression maghrébines, N°10.
- Jausse.HR (1978) : pour une esthétique de la réception. Paris, Galimard.
- Kassoul.A (1999) : femmes en textes. Petites histoire de la littérature algérienne d'expression française 1857-1950. Alger, Insaniyat, N°09
- Kerboubi.L (2012) : les stratégies énonciatives dans « Entendez-vous dans les montagnes » de Maïssa Bey : l'écriture impersonnelle. Synergie Algérie, N°16.
- Lavenne.FX & Odaert.O (2009) : les écrivains et le discours de la guerre. Interférences littéraires, N°3, UCL.
- Mokaddem.K (2009) : les écritures féminines de la guerre d'Algérie : l'exemple de Maïssa Bey. Synergies Algérie, N°9.
- Projoguina. SV (1980) : le temps d'espérance et d'inquiétude : sur certains aspects de l'œuvre des écrivains francophones des pays du Maghreb. Moscou, Inostrannaïa litératura, N° 3
- Rabatel.A (1998) : La construction textuelle du point de vue. Delachaux&Niestlé
- Ricoeur.P (2000) : la mémoire, l'histoire et l'oubli. Paris, Seuil.
- Rifaterre.M (1979) : La production du texte. Paris, Seuil.
- Robin.R (1989) : le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu. Editions du Préambule.
- Todorov.T (1995) : la mémoire devant l'histoire. Terrain, N°25.

Auteure :

- Maïssa Bey (1998) : *Nouvelles d'Algérie*. Paris, Grasset.

- Maissa Bey (2002) : *Entendez-vous dans la montagne*. Paris, Ed de l'Aube.
- Maissa Bey (2008) : *Pierre Sang Papier ou Cendres*. Alger, Paris, Ed Barzakh, de l'Aube.